

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 2 juin 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 618 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

"Anne, ma sœur Anne..."

Comme Anne, dans le conte de Perrault, nous interrogeons l'horizon avec l'espoir d'y voir poindre la nouvelle bâtisse de Poste qui nous est promise depuis tant d'années; mais, hélas! nous n'y avons découvert jusqu'ici guère plus qu'une promesse.

Périodiquement, pour ne pas laisser mourir l'espoir en nous, de Washington il nous vient l'assurance que le Congrès s'occupe de nous; qu'une allocation nouvelle a été votée et qu'un jour on l'autre notre vœu se réalisera.

Depuis longtemps déjà, les démoiselles ont commencé leur œuvre, ils l'ont même achevée, car le grand bâtiment qui s'élevait sur le site qu'a choisi le gouvernement pour y construire la Poste, a disparu et le terrain, parfaitement nivelé, attend les maçons et les charpentiers.

Mais quand arriveront ceux-ci, le centre de la ville ne sera-t-il pas déplacé? ne sera-t-il pas à Carrollton ou au-delà? ce qui serait fâcheux et contrarierait les messieurs qui ont fait choix de ce site avec l'espoir qu'il serait dans le quartier des affaires.

Et si le gouvernement ne se hâte pas de nous donner la Poste qu'il nous a promise, nombre de ceux à qui a été faite la promesse ne seront plus là pour la recevoir, car le Temps, ce diable et implacable moisonneur, fait son œuvre, fait des vides dans les rangs de ces messieurs. Combien de ceux-là déjà sont descendus dans la tombe, et combien d'autres y descendront d'ici-là!

Ceux qui ne la verront pas n'en auront éprouvé aucune déception, car ils ont déclaré qu'ils voulaient une poste mieux aérée, mieux éclairée, mieux située, plus moderne pour leurs petits fils et non pour eux.

Ceux là seront partis sans regrets de n'avoir pas vu se réaliser leur rêve; le public cependant qui, lui, ne disparaît pas, attend, attend toujours souffrant de l'insuffisance de la Poste actuelle.

Si par esprit de sectionalisme on n'avait pas voulu retirer la Poste du quartier où logiquement elle devait se trouver, c'est-à-dire

dans le voisinage immédiat de la grande artère où convergent tous nos chars urbains, où sont nos cercles, nos grands magasins, notre commerce, à proximité de laquelle sont tous nos hôtels, il y a longtemps qu'un lieu d'y avoir des petits théâtres de second ou troisième ordre, nous y aurions la Poste.

Mais, disaient les adversaires du Second district, les rues y sont trop étroites; la propriété n'y a plus de valeur; il faut placer la Poste là où sera le mouvement de l'avenir. Si les choses ne se poursuivaient pas avec plus d'activité, nul de nous ne verrait bientôt nouveau que les uns voudraient en grand, les autres en marbre et que le gouvernement vent en d'autres matériaux.

La dernière dépêche de Washington nous annonce qu'une nouvelle allocation de \$160,000 a été votée grâce aux efforts du sénateur Foster.

L'envoi des constructeurs est-il prochain? c'est ce qu'on ne saurait dire. Mais attendons toujours; fouillons toujours du regard l'horizon; qui sait! peut-être verrons-nous pondroyer la route, fesse le ciel que ce ne soit pas qui nous arrive une vache!

LES OBSEQUES

DE Madame Pauline Viardot.

La Basilique de Sainte-Clotilde était trop petite pour contenir la foule émue des amis de Pauline Viardot, écrivains, artistes, compositeurs, personnalités de tous les mondes.

Le char funèbre disparaissait sous de magnifiques couronnes qui dominaient les lilas, les lys, les pensées et les tulipes. Signalaient celle envoyée à Pauline Viardot, par "ses petits enfants", et celle sur laquelle on lisait l'inscription: "A notre maître regretté, ses derniers élèves".

Le deuil était conduit par M. Paul Viardot, fils de la regrettée défunte; et M. Chamerois, son gendre.

C'est M. le vicair général Gardy, curé de Sainte-Clotilde, qui a célébré l'office funèbre, pendant lequel la réputée maîtresse de la basilique a exécuté d'une façon merveilleuse, une messe en plain chant grégorien. M. Delponget, de l'Opéra, a chanté, avec l'art qu'on lui connaît un air de basse de Carissimi, et M. Paulet s'est fait entendre dans le "Pie Jesu" de Faure, des deux chants, seule, n'étant pas en plain-chant grégorien.

Dans l'assistance: MM. Camille Saint-Saens, G. Saint-Saens; M. et Mme Jules Claretie; M. et Mme Georges Claretie; M. et Mme Alfred Cornély; M. et Mme Edouard Cornély; Jean Guonod; Mme Térésa Tosti, princesse Grigoneff; Camille Bellaigue; Eugène Rich-tenberger; Mme Pierson, Camille Chevillard; Mme Rose Caron, J. Duvvernoy, Mlle de Noguères.

M. et Mme de Carzon; Jules Dietz, Mlle Magdeleine Godart; Mlle Fanny Laurent; Mlle Marie Rozé; M. et Mme Paul Thomas; Gaston Berard; M. et Mme Georges Piot; Charles Grandmougin, de la Société "La Comté"; Jean Pichari, M. et Mme Louis Diemer, A. Norrit, Lucien Mayrargue, Gaston Lemaire, G. Civelli, Mme Marie Laurent Desrien, etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montmartre.

Anecdotes sur la grande artiste.

M. Jules Claretie, dans sa "Vie de Paris", raconte aussi quelques anecdotes sur la grande artiste: Elle avait vu Rachel venant chez Adolphe Crémieux, l'agent de Mlle Thomson, l'auteur de la "Vie sentimentale de Rachel", — prendre des leçons de diction et d'histoire. Le grand avocat, assis et pris par quelque accès de goutte, disait lorsqu'il était fatigué d'enseigner: — Voyons, à vous maintenant, Pauline!

Et Pauline Viardot chantait. Elle avait chanté dès son enfance, comme l'oïseau en sortit du nid. A quatre ans elle était déjà une cantatrice. Mais sa mère lui faisait fermer son piano, attendre pour ne point se briser la voix. Elle était musicienne dans l'âme, comme la Malibran, comme son père Manuel Garcia, comme son frère, mort centenaire, je crois. Je lui rappelais, l'autre jour, qu'elle avait dû écrire sur un livret tiré par son mari Louis Viardot de la "Petite Fadette", de George Sand, la musique d'un opéra (et je crois bien que le rôle de la petite Fadette était destiné à Mme Ugalde).

—C'est vrai, me dit-elle. Je l'avais oublié. J'ai commencé la partition et je l'ai laissée là. Pourquoi? Je n'en sais rien. Que d'inachevé dans la vie!

Peut-être George Sand voulait-elle écrire cette "Petite Fadette" elle-même. Mme Viardot parlait avec une sorte d'attendrissement de son illustre amie.

—George Sand? Elle est méconnue, disait-elle. Et corrigent le mot, expliquant sa pensée? —Oui, méconnue. On a parlé de ses œuvres et on n'a pas assez parlé de sa bonté.

La grande artiste semblait, dans la grande querelle qui fut le plus douloureux roman d'amour du dix-neuvième siècle, ne pencher point du côté de Masset, malgré les stances à la Malibran. Elle nous le représentait chez Mme Jaubert, jouant aux charades, aux petits papiers, se roulant aux pieds de "la marraine" et disant: Maman!

—Des charades! Oela l'amusaient. Moi, j'aimais mieux chanter!

Mme Viardot fut pu conter ces souvenirs et bien d'autres si elle avait écrit ses mémoires. En voici un autre assez piquant: Elle avait eu, par exemple, pour domestique un des comparés de l'épopée impériale, le propre petit consorcé qui, posté en sentinelle, abaissa sa baïonnette jusqu'à Napoléon voulant forcer la consigne, et répondant: —Quand vous seriez le Petit Caporal, on ne passe pas!

La lithographie et la chronologie ont été répétées et popularisées l'anecdote. Et à Bade, lorsque Mme Viardot allait passer l'été, Coluche (il s'appelait Coluche) lui servait de jardinier. Elle a même (car elle dessinait fort bien) fait un croquis, un portrait de Coluche, reproduit quelque part.

Elle le décrivait, l'autre jour, revêtant à des anniversaires son grand uniforme du premier Empire, l'uniforme des vieux de la vieille chantés par Gautier, et disant fièrement: —C'est moi qui "ohai embêché l'embarcadere de baser!"

—C'est moi qui "ohai embêché l'embarcadere de baser!"

—C'est moi qui "ohai embêché l'embarcadere de baser!"

—C'est moi qui "ohai embêché l'embarcadere de baser!"

—C'est moi qui "ohai embêché l'embarcadere de baser!"

APRES LES FUNERAILLES.

LA MISSION FRANÇAISE

La mission française a été du rant son séjour à Londres l'objet d'attentions, de prévenances et d'égards dont le but évident était de bien marquer que si les exigences protocolaires n'avaient pas permis d'assigner au premier représentant de la France, M. Pichon, ministre des affaires étrangères, dans le cortège funèbre, le rang que l'on aurait voulu donner à l'envoyé de France, on réservait du moins à la France une place spéciale dans l'estime et l'affection du peuple britannique.

Et les témoignages élogieux de ces sentiments, les souverains les ont donnés à M. Pichon avec une spontanéité et une insistance qui en augmentent singulièrement la valeur.

L'avant-veille, à Windsor, au lunch qui a été servi après la cérémonie funèbre, c'était la reine Marie qui invitait M. Pichon à prendre place à sa table en face d'elle, alors qu'elle avait à sa droite, son oncle, le roi de Grèce, et à sa gauche, son cousin, l'empereur d'Allemagne, tandis que le ministre des affaires étrangères de France avait à ses côtés le roi de Portugal et l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie.

Le lendemain c'était d'abord la reine Alexandra qui recevait M. Pichon, auquel elle avait fait transmettre le désir de le voir avant son départ, qui lui disait qu'elle avait tenu à lui exprimer elle-même les sentiments dont le Roi, son fils, lui avait déjà fait part et à lui répéter combien elle avait été touchée des témoignages de sympathie qu'elle avait reçus du Président de la République, du gouvernement français et de la France entière, et qu'elle y avait attaché le plus grand prix.

C'était enfin le roi Georges lui-même qui se rendait en personne à la gare de Victoria pour saluer M. Pichon, et qui, en prenant congé de lui, lui a renouvelé ses remerciements profonds pour la part que toute la France a prise à son deuil et au deuil de l'Angleterre et qui l'a prié d'être son interprète auprès de M. Fallières. Puis Georges V a chaleureusement serré la main au ministre des affaires étrangères, ainsi qu'un général Dalstein, à l'amiral Marquis, à M. Mollard et au commandant Dard.

Combien l'on comprend dans ces conditions les remerciements que M. Pichon a chargés de représenter de la presse anglaise d'adresser aux souverains et au gouvernement anglais.

La délégation chargée de porter en Angleterre les condoléances de la France, a dit le ministre, a reçu du Roi et de la Reine, ainsi que du gouvernement anglais, un accueil qu'elle ne pourra jamais oublier. Cet accueil cordial correspond, à tous égards, avec les sentiments que nous éprouvons pour la grande nation à laquelle nous sommes unis par des liens d'une amitié si profonde; les fidèles souvenirs que nous rapportons en France ne peuvent que confirmer la communauté d'idées qui unit les deux peuples.

En ce qui me concerne, je suis profondément touché par les messages que m'envoie la reine Alexandra et par les témoignages verbaux que me donnent le Roi et la Reine.

Je ne doute pas que mon gouvernement ne partage mes sentiments à cet égard.

C'est avec une grande satisfaction que je puis affirmer, comme résultat de ma présence en tête de cette mission et de mes entretiens avec les membres du gouvernement anglais, la conti-

nuité qui existe dans notre politique et dans nos sentiments.

Le principe traditionnel des monarchies que nous exprimons dans la phrase historique: "Le Roi est mort, vive le Roi" n'est pas incompatible avec la loi des démocraties républicaines. Et si existe en France une chose qui est au-dessus des partis, c'est la continuité de vues qui inspire l'action diplomatique de mon pays en mettant de côté toute question de personnalité.

La mission française est partie à 2 h. 10 "via" Boulogne et est arrivée à Paris à neuf heures et demie.

Le ministre des affaires étrangères a été salué à son arrivée à la gare du Nord par M. Gauthier, chef adjoint de son cabinet, M. de Fonquières, sous-chef du protocole, M. Averlant, inspecteur en chef des services de la gare, M. Léchelle, chef du mouvement et M. Théry, chef de gare.

Sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, que le ministre des affaires étrangères avait invité à prendre place dans son wagon-salon, est également rentré à Paris.

La reine Alexandra avait également reçu dans la matinée les délégations du Conseil municipal de Paris, du Conseil général de la Seine et de la municipalité de Biarritz.

La délégation de la Ville de Paris, composée de MM. Caron, Lamoussé, président du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine, et de M. Gay, syndic du Conseil municipal, est revenue par le même train que la mission.

La mort d'un saint homme. Il est peut-être sans précédent que la mort d'un prêtre mette en deuil des salubanniques. Et cependant, la plupart des forains installés à la fête du boulevard Ornano ont appris avec un véritable chagrin la fin de l'abbé Bazire, qui vient de s'éteindre à Rouen, dans l'asile de nuit qu'il dirigeait. Cet admirable apôtre de la charité était considéré par tous les forains comme un ami et par beaucoup comme un bienfaiteur: c'est lui qui fut le fondateur de l'Ecole foraine.

En 1880, alors qu'il était supérieur des Ursulines, l'abbé Bazire profita du séjour de quatre semaines, à Rouen, des nombreux forains installés à la foire Saint-Romain, pour grouper leurs enfants de dix à quinze ans, riches et pauvres, et leur faire faire ensemble la première communion dans la chapelle de son convent.

C'est de cette œuvre de la première communion des petits forains que sortit, quelques années plus tard, l'Ecole foraine. L'abbé Bazire avait réussi à intéresser: les Bidel, Plège, Rancy, Corvi, Pezon, etc., au sort des déshérités de la corporation et, avec la collaboration de Mlle Bonnefoy, créait l'école dont la banque suit ses élèves nomades, à Paris, depuis la foire au Pain d'épices jusqu'à la fête de Neuilly, et même en province, au Havre, à Rouen, etc.

La fin de ce "Saint-Vincent de Paul de province", comme l'avait appelé un vieux prêtre bien connu, un jour de distribution de prix de l'Ecole foraine, fut digne de toute sa vie. L'abbé Bazire est mort en apôtre, au milieu des pauvres, dont il avait fait sa compagnie habituelle, dans l'asile de nuit qu'il dirigeait à Rouen.

Chaque soir, après le repas, il avait coutume d'adresser à ses "amis de passage" de familières et réconfortantes paroles. Son allocution quotidienne se terminait invariablement par cette phrase: "Mes amis, je vais main-

tenant réciter la prière; elle est facultative, mais j'espère que ceux qu'elle n'intéresse pas accepteront bien de rester debout en silence pendant trois minutes, par déférence pour leurs camarades."

Et tous les miséreux se engageaient en chœur pour faire plaisir à leur ami l'abbé Bazire.

Etrange monument funéraire

Après un combat entre deux tribus de Bornéo, quatre hommes et deux femmes qui avaient été tués, furent ensevelis de la manière suivante au milieu d'un joli paysage. On disposa les quatre hommes en forme de croix; on les coucha sur le dos, tête contre tête, et on les attacha chacun à une pièce de bois; ensuite on les couvrit de terre. Les deux femmes qu'on avait laissées à quelque distance, les genoux pliés et attachés au cou, ainsi que les mains, furent placées la tête en bas, et couvertes de deux cônes de terre, hauts chacun de trois pieds. La régularité que ces sauvages avaient observée dans la structure de la croix et des cônes était surprenante; la hauteur en était exactement pareille, et les surfaces en étaient tellement unies, que l'observateur le plus minutieux aurait eu de la peine à y trouver la moindre différence de forme. Autour lui tracèrent une zone de trente pieds de diamètre, et à la reconstruire de morceaux d'écorce, placés l'un à côté de l'autre, de la même manière que les tuiles sur les toits en Europe. Les arbres furent tous, à quelque distance, et à la hauteur de quinze à vingt pieds, marqués de figures grossièrement taillées, représentant des kangourous, des opossums, des serpents, etc., et aussi des armes en usage dans la tribu. Dans le centre de la croix on enterra quatre ossements ou masses, afin, disait-on, indigène, que les morts eussent des armes pour chasser le diable, lorsqu'il viendrait à se relever et que cet ennemi des hommes voudrait les entraîner de nouveau sur la terre!

Le procès des Drs Dyar et Hale

Le procès des Drs Dyar et Hale a été repris hier matin devant la Cour Fédérale de circuit présidée par le juge Sheppard. L'audience de la matinée a été entièrement consacrée aux dépositions des témoins à charge au nombre desquels se trouvent plusieurs docteurs bien connus de la Nouvelle-Orléans entre autres le Dr Chas Chassaing, le Dr Kelly du Bureau de Santé d'Etat; le Dr Jones, etc.

Les Drs Chassaing et Hume ont déclaré qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Hale comme d'un éminent spécialiste.

Le Dr Matson, secrétaire de la commission médicale de l'Ohio, a déclaré que Hale n'était pas qualifié pour pratiquer la médecine dans cet Etat, et que le diplôme qu'il prétend avoir reçu de l'American Medical College de Cincinnati est sans aucune valeur, cette institution n'étant pas officiellement reconnue par la commission médicale de cet Etat. Le Dr Matson a terminé sa déposition en déclarant qu'il n'avait jamais entendu parler du Dr Hale.

Le Dr Harrison, secrétaire de la commission médicale du Michigan, a fait une déposition dans le même sens que le témoin précédent.

Tous les témoins ont été priés de donner leur opinion sur le titre que s'attribue le Dr Hale: "le plus grand spécialiste vivant des maladies chroniques et spéciales" et ont déclaré qu'une telle étiquette s'appliquait à peu près à tous les maux tombant dans le domaine de la médecine.

L'audience de l'après-midi M. E. L. Kincaid, inspecteur des Postes, a été appelé à la barre et a relaté l'arrestation du Dr Hale à New-York.

Robert Barr, un employé du pénitencier de Blackwell Island, New York, et L. P. Hale, de Joliet, Ill., ont tous deux déclaré que Hale avait purgé une condamnation dans ces établissements.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$17.00 - Un an; \$6.00 - 6 mois; \$3.00 - 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00 - Un an; \$7.00 - 6 mois; \$3.50 - 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 - Un an; \$1.00 - 6 mois; \$0.50 - 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$2.00 - Un an; \$1.00 - 6 mois; \$0.50 - 3 mois

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTES ou par TRAITS SUR EXPRES.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY

PREMIERE PARTIE L'OISEAU TOMBE DU NID

II SAUVES DU CRIME

Et Jacqueline ajouta en frissonnant, et troublée: —Sa pauvre mère doit être

bien inquiète.... Lillane, ses grands yeux sauvages fixés sur la jeune femme, essayait de se rendre compte. Elle recevait les caresses, indifférente et sans sourire.

Gervoise examina les vêtements que sa femme avait étendus sur des chaises pour les faire sécher. Une robe brune, une capeline, du linge grossier mais bien tenu et qui paraissait neuf, des souliers neufs également. Quant au chapeau, il était resté dans la rivière. Ces vêtements étaient pauvres, mais propres.

—Un n'est pas une enfant de riche, dit Gervoise, elle serait plus élégante. Jacqueline remit dans son lit la petite qui commençait à se débattre. Toujours, chez celle-ci, le même regard effaré, profond.

—Comment l'appelles-tu? demanda Gervoise. Elle parut ne pas comprendre, mais ses yeux larges, étranges, se tournèrent alors vers l'homme qui lui parlait. Gervoise insista: —Ton nom? Ton papa? Ta maman? Doux viens-tu? Ton pays?

Mais comment aurait-elle pu répondre à tant de questions? Elle avait deux ans, et demi. Elle savait parler à peine. Pourtant, il insistait obstinément: —Ton nom? Comment t'appelles-tu?

—Iane! dit-elle.... Iane.... Jacqueline tressaillit. L'enfant s'appelait Lillane. Elle avait compris. Gervoise, lui, cherchait. —Iane?... elle veut dire Jeanne, sans doute! C'est déjà un renseignement.... Et ton papa? la maman? Sais-tu le nom de ton papa et de la maman?....

Après un long silence, après la question plusieurs fois répétée, l'enfant dit: —Sais pas.... Et à tout ce qui lui fut demandé ensuite, elle ne répondit plus rien. Même, comme Gervoise insistait, elle se mit à pleurer, et sans doute parce que cet homme, avec sa grosse moustache rousse retombante lui faisait peur, elle se roula dans son lit en tendant ses petits bras vers Jacqueline.

—Laisse-la, ne l'interroge plus.... R-garde, la voilà toute tremblante.... Gervoise, pour se faire pardonner, voulut embrasser Lillane, mais celle-ci cacha sa tête contre Jacqueline, pleurant plus fort, secouée, prête à tomber en convulsions. Alors, il s'éloigna, triste, et murmura, timidement: —Pourtant, je ne lui veux pas de mal!

Ce fut ainsi que la nuit s'écoula, jusqu'à l'aube, car il ne se couchèrent pas. Et durant toute la nuit, la même question se posait devant la pauvre mère en détresse: —Iane! dit-elle.... Iane....

—Que va devenir mon enfant!... Déjà, le médecin, faisant son devoir, avait dû avertir le commissaire de police ou le gendarme. A la première heure, une enquête allait être faite. A quoi aboutirait-elle? Les gens de la police ont des intelligences un peu partout. Habités à tous les mystères, devinaient-ils la vérité sous l'apparente indifférence de cette mère aux abois. Trouveraient-ils des indices qui les feraient remonter jusqu'aux parents nourriciers de l'enfant? Jusqu'à Nantes! Et, à Nantes, le problème serait résolu. Les parents diraient: "Nous nous sommes séparés de la petite par ce que sa mère la réclamait...." De là à découvrir en Jacqueline la mère, il n'y avait qu'un pas.... Ensuite, qu'arriverait-il? Allait-elle pouvoir cacher plus longtemps à Gervoise sa maternité? Elle lui avait menti, en l'épousant, parce qu'elle ne l'aimait pas.... Et maintenant qu'elle l'aimait, elle voyait avec épouvante la menace d'être rejetée par cet homme.... qui ne voudrait plus d'elle parce qu'il ne croirait plus en elle....

Et si les gens de la police ne découvriraient rien, qu'arriverait-il? En outre, Lillane commençait à pleurer, et elle pleurait de plus en plus fort, parce qu'elle l'aimait.... Et maintenant qu'elle l'aimait, elle voyait avec épouvante la menace d'être rejetée par cet homme.... qui ne voudrait plus d'elle parce qu'il ne croirait plus en elle....

—Laisse-la, ne l'interroge plus.... R-garde, la voilà toute tremblante.... Gervoise, pour se faire pardonner, voulut embrasser Lillane, mais celle-ci cacha sa tête contre Jacqueline, pleurant plus fort, secouée, prête à tomber en convulsions. Alors, il s'éloigna, triste, et murmura, timidement: —Pourtant, je ne lui veux pas de mal!

Ce fut ainsi que la nuit s'écoula, jusqu'à l'aube, car il ne se couchèrent pas. Et durant toute la nuit, la même question se posait devant la pauvre mère en détresse: —Iane! dit-elle.... Iane....

qui porterait un numéro d'ordre.... On chercherait un hasard non qu'on lui donnerait, à la place de son gentil nom de Lillane, et on la confierait à des mains étrangères, mercenaires, quelquefois douces et compatissantes—mais si souvent brutales et sans pitié! Tel serait le sort de l'oïseau tombé du nid.

Et si elle ne voulait pas, pour l'enfant, de cette triste destinée, elle serait obligée de dire: —Rendez-la moi. Je suis sa mère!

Elle le voyait, soumise à toutes les aventures, ballottée, boucoulée par toutes les tempêtes de la vie, et qui, soit tombant par terre, soit tombant dans le ruisseau, elle sentait le danger de sa vie. Elle se disait: "C'est là le mystère qui m'intéressait, le roman autour duquel brodaient les imaginations. Mais les imaginations ne pouvaient aller loin et elles se heurtaient tout de suite au néant le plus absolu.

Dès la première heure, un avis avait été envoyé, par le télégraphe, à la gendarmerie de Melun et de tous côtés les recherches s'organisaient. Jacqueline avait habillé Lillane. Que de baisers elle reçut, Lillane! Au foyer de cette tendresse, elle devenait moins sauvage.... Elle ne restait plus, ne laissait faire.... Elle venait de boire du lait. Elle avait mangé un œuf à la coque avec un peu de pain. Et elle avait décidé d'exprimer manifestement son retour à la

santé par un vif appétit et un grand air de satisfaction lorsque cet appétit n'eut plus rien à souhaiter.

C'était les premiers soins que la mère, attendrie, donnait à sa fille.... Ses yeux de Gervoise, il lui fallait tout son courage pour ne point se trahir.

Lillane était sur les genoux de Jacqueline quand le commissaire de police entra.

Dehors, des hommes, des femmes, des enfants, assaillaient le seuil de la maison et encombraient le chemin de halage.

—Montrez-moi les vêtements de cette petite, dit le commissaire. Jacqueline les lui désigna, étendue sur des chaises. Le magistrat les examina, chercha quelque indice, des initiales marquées. Mais il n'y avait point d'initiales. La coupe de la robe, de même que la toile de la chemise, paraient attirer son attention.

—C'est de la toile comme les ménagères en fabriquent du côté de Pornichet, dit-il. Je connais ça. Je suis de Nantes.... Jacqueline tressaillit, regarda cet homme avec terreur.

Et ce que le hasard se mettait contre elle? Allait-on, ainsi, du premier coup, découvrir la vérité?

Et pour augmenter ses angoisses, Gervoise, lui-même, ajoutait: —Tu n'aurais pas fait cette remarque, toi, Jacqueline, qui est